

« En affirmant que l'orientation sexuelle est innée, on se prive d'une réflexion sur le désir »

Avec son nouvel essai « Une réponse », Iris Brey poursuit sa réflexion sur le regard féminin et explore la place du lesbianisme, du désir et des violences sexuelles dans la construction de soi.

ENTRETIEN
MARINE BUISSON

En 2020, elle dynamitait le petit monde du cinéma et de ses critiques avec son invitation à repenser le regard posé sur les actrices. Six ans après son essai *Le regard féminin. Une révolution à l'écran*, la penseuse féministe Iris Brey peut se targuer d'avoir ouvert une brèche pour repenser la manière de filmer les femmes afin d'éviter de les réduire à des objets et de renouveler notre façon de regarder et de désirer. De l'art de passer du *male gaze* (regard masculin), au *female gaze*. Malgré un accueil très polémique et un torrent de commentaires haineux, force est de constater que son livre est devenu un outil important pour analyser le cinéma et imaginer des représentations moins misogynes. A l'IAD et à l'Insa, son nom est évoqué par les professeures et professeurs pour ouvrir l'horizon des apprentis cinéastes. En 2022, elle s'éloigne de son champ d'expertise et part explorer les ravages de l'inceste dans *La Culture de l'inceste*, ouvrage codirigé avec Juliet Drouar. Où l'inceste est analysé comme un phénomène qui structure la société plutôt que comme une déviance isolée. Iris Brey ouvre une porte intime et témoigne de son expérience personnelle en tant que victime d'inceste et évoque son lesbianisme, qu'elle considère comme ayant joué un rôle dans son cheminement pour surmonter ce traumatisme.

Dans son nouvel essai, *Une réponse*, aux éditions Les liens qui libèrent, l'autrice pousse le curseur encore plus loin. Et livre un texte intime, très remuant et brut, où elle interroge la liberté de choisir son orientation sexuelle, la puissance politique du lesbianisme, la construction du désir, et les conséquences de l'inceste sur celui-ci. Tout en tricotant un dialogue singulier avec de nombreuses autrices et créatrices, de Monique Wittig à Ursula Le Guin en passant par Chantal Akerman. Un objet peu banal. Rencontre.

Vous estimez que l'orientation sexuelle est un choix. Au risque de heurter toute une génération de personnes homosexuelles qui se sont battues contre l'idée qu'ils pouvaient changer. Vous racontez que c'est même le point de départ d'une dispute avec votre compagne.

Le discours *born this way*, c'est-à-dire l'idée qu'on naît avec une orientation sexuelle donnée, est un discours qui s'est développé dans les années 1950-1960, notamment en réponse aux thérapies de conversion. On comprend pourquoi il s'est construit ainsi : dire « puisque je suis né-e comme ça, vous n'avez rien à y redire » permettait de s'opposer à une pensée fascisante qui voulait éradiquer l'homosexualité. Mais en affirmant que la sexualité et



Iris Brey

Née en 1984, Iris Brey est une autrice, réalisatrice, journaliste et théoricienne du cinéma franco-américain. Docteure de l'Université de New York, elle est spécialiste des représentations du genre et des sexualités à l'écran. Elle a

notamment publié *Sex and the Series*, *Le Regard féminin* (2020), *La Culture de l'inceste* (2023) et *La Véritable histoire du test de Bechdel* (2026). En 2023, elle passe derrière la caméra, réalise et coécrit la mini-série *Split*. M.B.N

l'orientation sexuelle sont innées, on se prive aussi d'une réflexion sur le désir. Je ne dis pas que les personnes qui ont le sentiment que leur désir est inné ont tort. Je pose simplement la question : pourquoi demande-t-on si souvent aux personnes minoritaires si elles sont vraiment sûres de leur orientation, alors que cette question n'est quasiment jamais posée aux personnes hétérosexuelles ? Ce que j'essaie de dire, dans la continuité d'autres penseurs et penseuses, c'est qu'il est impossible qu'un bébé naisse avec un seul désir. Le désir se façonne à

travers de multiples éléments : l'héritage familial, ce qui est dit et ce qui ne l'est pas, le fait de grandir dans une société hétérosexuelle, les représentations culturelles dans lesquelles on peut se projeter, mais aussi, et surtout, les rencontres, les personnes et les objets qui nous entourent. Le récit « moi, je suis né-e comme ça » peut donc aussi invisibiliser toute une diversité d'expériences autour du désir.

Quand on est lesbienne, on sort « de facto » de la norme. Or, ce n'est pas rien de ne plus faire partie de la norme. Etre à la marge, ça propose un autre regard sur tout

”

Vous comprenez que ça a pu être mal reçu ? A la base, je suis universitaire, donc je me base sur quoi ? Il n'existe aucun « gène hétéro » ni « gène homo » : ça n'existe pas en biologie. A partir de là, on peut penser, comme Judith Butler lorsqu'elle parle du genre à la fin des années 1980, que le genre est quelque chose qui se construit. Au début, tout le monde pense que c'est une

hérésie. Aujourd'hui, on pense beaucoup plus facilement la construction et la performativité du genre. Mais il a fallu quasiment quarante ans pour en arriver là.

Je ne dis pas du tout que je suis précurseuse ni que je dis la même chose que Butler, mais ça me semble assez similaire au désir : ce n'est pas quelque chose de figé. Ce n'est pas la même chose de désirer quelque chose quand on a 5 ans ou 50 ans. Alors pourquoi n'arrive-t-on pas à penser le désir comme une matière mouvante, sur laquelle nous avons une capacité d'agir ? Pourquoi le voir comme quelque chose que l'on doit subir ?

Je pense aussi que les femmes ne sont pas éduquées à penser leur désir, à réfléchir à ce qui leur plaît ou à demander ce dont elles ont envie. Au contraire des hommes qui ont toujours eu la place pour exprimer leur désir. On a qu'à regarder l'histoire du cinéma, on vient de se taper 100 ans de fantasmes masculins.

Vous tissez aussi un lien délicat à défendre, entre l'orientation sexuelle et les conséquences de l'inceste.

J'ai cumulé les difficultés (rires) ! C'est vraiment la lecture d'un livre qui s'appelle *An Archive of Feelings* d'Ann Cvetkovich, qui m'a remuée. La narratrice disait que, pour elle, son lesbianisme était une conséquence heureuse de son inceste. Je n'avais jamais lu ça formulé de manière positive et ça a été un choc pour moi. Comme un changement de paradigme : tout à coup, je me suis dit que j'allais voir les choses différemment.

Moi, je vis mon lesbianisme comme une source de joie et un très grand bonheur. Pour moi, le lesbianisme est donc

« Je pense que les femmes ne sont pas éduquées à penser leur désir, au contraire des hommes », explique Iris Brey. © LEA BOEGLIN.



Une réponse
IRIS BREY
Les Liens qui Libèrent
224 pages
16 euros

quelque chose de positif. Alors, se dire qu'on est entré dans la sexualité par la violence, par la domination, et qu'on a envie de chercher autre chose, ça me paraît totalement logique, que ce soit avec le corps d'un homme ou d'une femme. En tout cas, se dire que cela a pu avoir une conséquence sur un imaginaire sexuel, ça ne me paraît pas délirant.

Je sais que c'est très tabou. Mais les personnes qui ont vécu, par exemple, des violences physiques dans l'enfance, n'ont pas de mal à réfléchir aux conséquences sur leur vie adulte. Il y a des études, ce n'est pas tabou, c'est quelque chose qu'on peut explorer comme lien. Or, quand on parle d'inceste, c'est impossible.

Mais vu que ça fait quasiment vingt ans que je travaille sur cette question de l'inceste, je me sens légitime et j'ai moins peur d'en parler. C'est la vie de tellement, tellement de millions de personnes. Je lis par exemple le livre d'Anne Godard, qui est sorti aussi pour la rentrée littéraire. Elle ne fait pas directement le lien, elle ne le nomme pas, mais elle parle très bien de la manière dont les violences sexuelles dans l'enfance vont avoir un impact sur toute la vie adulte. C'est intéressant de voir quand le lien devient tabou et quand il ne l'est pas. Si le lien n'est pas fait directement, on arrive à s'approcher de l'objet. C'est plus difficile quand on dit qu'il y a un lien de cause à effet. Mais évidemment que les choses qui vous arrivent dans votre enfance vont avoir un impact sur votre vie adulte, quelle qu'elle soit.

Vous estimez également que le fait d'être lesbienne, le lesbianisme, est politique. Pourquoi ?

En fait, quand on est lesbienne on sort de facto de la norme. Or, ce n'est pas rien de ne plus faire partie de la norme. Avoir une vision différente de la société, du monde qui nous entoure, être à la marge, ça propose un autre regard sur tout.

Le fait d'aimer les femmes n'est pas tant politique en soi. Ce qui est politique, c'est d'être perçue comme lesbienne dans la société. C'est, d'une part, le fait de faire partie de la marge, mais surtout, pour moi, de vivre dans une existence où l'on n'a pas besoin du regard des hommes pour se sentir validée. Une existence où le regard masculin n'a plus de valeur, ça, c'est politique.

Parce que ça touche à énormément de pans de la vie : l'apparence, la manière dont on se sent dans son corps, la façon dont on fait l'amour, la manière dont on se déplace dans la ville ou dont on gère la peur des autres. Cela brasse énormément d'endroits qui sont à la fois intimes et politiques.

Pour aller plus loin

Nous aussi

Anne Godard, Actes Sud, 237 p., 20 euros.

En grande amatrice de séries, Iris Brey conseille de regarder *Furious*, où l'on suit une agente du FBI et une tueuse en série marquées par les violences masculines (disponible sur Apple TV). L'autrice conseille également une pépite de la rentrée littéraire signée Anne Godard, le roman *Nous aussi* qui brosse l'histoire d'une

grande famille bourgeoise parisienne, où se mêlent apparences et secrets. Si la question de l'orientation sexuelle – innée ou acquise ? – vous intéresse, la Bible en la matière reste *La pensée straight* de Monique Wittig. Et pour aller plus loin sur l'impact des violences sexuelles sur le désir et les représentations, l'essai d'Océan, *Dans la cage*, est fait pour vous. M.B.N